

Nathalie Léger

L'Exposition



Extrait de la publication

L'Exposition

DU MÊME AUTEUR

Les Vies silencieuses de Samuel Beckett, Allia, 2006

Nathalie Léger

L'Exposition

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-266-4
www.pol-editeur.fr

- Mais elle ne t'est rien.
- Non, dit Louise.
- Elle ne t'est rien.
- Non, répéta-t-elle docilement.

Mais elle continuait à regarder devant elle quelque chose qu'il ne pouvait pas voir.

- Alors.
- Alors rien, dit-elle.

Claude Simon, *L'Herbe*

S'abandonner, ne rien préméditer, ne rien vouloir, ne rien distinguer ni défaire, ne pas regarder fixement, plutôt déplacer, esquiver, rendre flou et considérer en ralentissant la seule matière qui se présente comme elle se présente, dans son désordre, et même dans son ordre.

On a dit que sa beauté stupéfiait. Qu'elle était immobile et féroce. La voyant paraître, la princesse de Metternich confiait : « Je suis pétrifiée devant ce miracle de beauté : cheveux admirables, taille de nymphe, teint de marbre rose ! En un mot, Vénus descendue de l'Olympe ! Jamais, je n'ai vu une beauté pareille, jamais je n'en reverrai plus comme celle-là ! » Dans sa férocité, elle se pose sur un sofa et se laisse

admirer comme une châsse, absente au milieu de la foule, le regard froid, impassible. On la hait de tant de puissance, elle dont la beauté met, dit-on, les autres beautés en déroute. On est en pleine guerre de Crimée, et une marquise constate que son arrivée fait « comme une petite question d'Orient ». On cherche l'ombre d'un défaut. On se réjouit de son ostentation comme d'une faute de goût : « Si elle avait été simple et naturelle, elle aurait bouleversé le monde... sans doute devons-nous nous féliciter de ce que la comtesse n'ait pas été plus simple... », dit Mme de Metternich. On contemplait sa beauté comme on allait voir les monstres.

C'est par hasard, en haut d'un petit escalier de bois dans la librairie délabrée d'une ville de province, que je suis tombée sur elle, frappée à mon tour, mais pour d'autres raisons. Une femme a fait irruption sur la couverture d'un catalogue, *La Comtesse de Castiglione par elle-même*. J'ai été glacée par la méchanceté d'un regard, médusée par la violence de cette femme qui surgissait dans l'image. J'ai simplement

pensé sans rien y comprendre : « Moi-même par elle contre moi », dans un bredouillement de l'esprit qui s'est un peu apaisé lorsque j'entendis sur le trajet du 95 une femme faire à une autre le long récit gémissant des circonstances de sa jalousie. Au moment de descendre, elle lâcha pour résumer : « Tu comprends, mon problème, c'est pas lui, c'est elle, c'est l'autre. » Sur le trajet un peu sinueux de la féminité, le caillou sur lequel on trébuche, c'est une autre femme (l'autre – c'était ainsi que nous avions nommé la femme pour qui mon père avait quitté ma mère – Lautre, c'était devenu son nom, un nom qui permettait d'annuler sa qualité pour ne s'attacher qu'à sa fonction ; Lautre, celle qui n'était pas légitime, celle qui n'était pas la mère ; Lautre, quoi qu'elle fasse, on la hait, on la désire).

Elle entre. Elle est dans le plein mouvement de la colère et du reproche. Elle fait irruption sur la droite de l'image comme d'une coulisse masquée par un rideau. Elle tient dans sa main ramenée contre sa taille un couteau qui

luit obliquement en travers de son ventre. Le visage est fermé, la bouche mince, les lèvres serrées, les sourcils froncés, le regard clair et dur, les cheveux sont plaqués en deux petits bandeaux secs séparés par une raie impitoyable, le couteau, dont le manche disparaît dans le poing serré, vibre en plein centre, il en est presque absent tant la blancheur de sa lame disparaît dans les satins lumineux de la robe, mais sa pointe vient exciter le centre exact de l'image et la tranche en son foyer. Comme si l'ampleur du vêtement ne suffisait pas, elle tient le rideau de faille entre ses doigts et le ramène vers elle d'un geste étrangement pudique. Ce n'est pourtant pas son corps qu'elle cherche à dissimuler, jamais de la vie, c'est la fausse coulisse encombrée d'un guéridon en fer-blanc dont le pied menace de dépasser. Cette femme entre, elle veut tuer. Tuerie de théâtre? Oui, personne ne peut en douter, elle est sur une scène et fait mine de prendre soin que tout ça ait l'air véridique. Mais comme toute grande actrice, elle fait semblant de faire semblant. Cette femme entre, elle veut tuer.

J'ai cherché dans ma bibliothèque le catalogue la Castiglione, ce catalogue que j'avais acheté et rangé aussitôt. J'y ai retrouvé immédiatement le dégoût de ces images, de cette férocité, de cette mélancolie sans profondeur, de cette défaite. Rien de cette héroïne provisoire du second Empire, rien du destin de cette femme qui a passé tant d'heures à se faire photographier ne m'était familier, et pourtant, ouvrant ce livre d'images, j'ai eu l'impression étrange de rentrer à la maison et, bien que cette maison fût détruite, d'y rentrer avec crainte, avec reconnaissance.

Je travaillais alors à un projet sur les ruines, encore un, une carte blanche proposée par la direction du Patrimoine. Il était question dans la commande de « sensibilité de l'inappropriable », d'« effacement de la forme », de « conscience aiguë d'un temps tragique ». Chaque intervention devait se faire dans un monument historique. On me proposait le musée de C***. Il fallait choisir une seule pièce dans leur collection,

puis « broder sur le motif », ainsi que me le recommanda le chargé de mission de la direction du Patrimoine avec un petit rire gêné comme s'il venait de faire une plaisanterie salace. Il fallait ensuite mettre en valeur la pièce choisie en sollicitant auprès d'autres musées le prêt d'œuvres contemporaines. J'avais d'abord pensé au reportage de Roger Fenton, le photographe britannique qui fut envoyé par la reine Victoria sur le front de la guerre de Crimée. Par un jour éteint de 1855, il a réalisé l'étrange et fameuse image d'un vallon morne jonché de boulets, à moins que ce ne soient des pierres ou des crânes disposés régulièrement sur une nature trépassée. J'avais rêvé d'en faire un jour l'acquisition. Mais cette photographie ne faisait pas partie des collections du musée. C'est alors, tout en attendant l'inventaire que le chargé de mission avait promis de m'envoyer, c'est alors que j'ai cherché dans ma bibliothèque le catalogue sur cette femme, la Castiglione, ce catalogue que j'avais acheté et rangé aussitôt, et dans lequel se trouvaient plusieurs documents appartenant au musée de C***.

Un jour, à la radio, la bonne grosse voix de Jean Renoir a dit, parlant de *La Règle du jeu* : « Le sujet m'a totalement boulotté ! Un bon sujet, ça vous prend toujours par surprise, ça vous emmène. » Pendant des années, j'avais pensé que la moindre des choses, pour écrire, c'était de tenir son sujet. De nombreux commentateurs, des écrivains célèbres, des critiques l'avaient dit, pour écrire, il faut savoir ce qu'on veut dire, ils répétaient en le martelant : il faut avoir quelque chose à dire, sur le monde, sur l'existence, sur, etc. Je ne savais pas que le sujet, c'est justement lui qui vous tient. Je ne savais pas non plus qu'il peut ne tenir à rien. Ce jour-là, j'ai pris un livre au hasard, c'était un livre sur les pythons, la dévoration par les pythons, le regard de la bête absorbée prise par surprise, boulottée par le sujet immobile et féroce qui vous fait cracher ce que vous vous êtes enfoncé dans l'esprit, un sujet énorme et dissimulé, incompréhensible, puissant, plus puissant que vous, et d'apparence tenue le plus souvent, un détail, un vieux souvenir, pas grand-chose, mais qui vous prend et, inexorablement, vous confond en lui pour régurgiter

lentement quelques fantômes inquiétants, des revenants égarés mais qui insistent.

Comme la mort, et une ou deux autres petites choses, le sujet est simplement le nom de ce qui ne peut pas être dit. Son apparence est anodine, un mot, une phrase, qu'on entend au hasard des rencontres, celle-ci, par exemple, lue ou entendue, je ne sais plus : « On a peur de lever les yeux sur la honte. » Quoi, quel rapport, pourquoi l'associer immédiatement, brutalement, au sujet, pourquoi penser que cette phrase puisse lui être essentielle ? « Mon sujet a un potentiel étonnant », disait Truman Capote dans *De sang-froid*. Mais quel sujet ? L'histoire de deux petits tueurs du Texas ? Aucune importance à la vérité. Son sujet, la puissance de son sujet, c'est sa haine – haine non pour ce qu'ils ont fait, bien sûr, mais pour l'empathie, pour le désir qu'ils ont suscité en lui, haine de cette emprise, et c'est précisément en tant que sujets du livre, et du livre essentiel, qu'ils sont insupportables à l'auteur. À la fin, la peine capitale fait basculer la trappe, les petits tueurs y passent, le

sujet est pendu haut et court. Capote ne cesse de répéter en glapissant : « J'ai tout fait pour vous sauver. » De juillet 2005 à décembre 2007, j'ai voulu exposer, pour répondre à une carte blanche sur la ruine, une vie, la vie de cette femme, la Castiglione. J'ai été happée, gobée par ce sujet-là. J'ai tout fait pour le sauver, c'est-à-dire tout fait pour m'en débarrasser, mais j'étais déjà subrepticement boulottée par lui.

« Je la reconnus sans la connaître », écrit Robert de Montesquiou se rappelant le jour où il découvrit d'elle une petite photo recroquevillée au fond d'une boîte chez un antiquaire. « Je voudrais retenir et concréter, grâce à d'assidues recherches et à de précieuses trouvailles, les traits épars et menacés, dit-il encore, je vais m'appliquer à dégager l'inconnue de cette figure. » Je la reconnus sans la connaître. Je ne me souviens plus que d'avoir oublié.

Sept écrans doubles de papier sont tendus sur de minces châssis de bois disposés à

quelque distance les uns des autres. Sept parois redoublées, six intervalles, une contention d'espace dressée au milieu du musée. Les invités de cette soirée exceptionnelle sont massés tout autour. L'artiste Murakami Saburo se présente : petit salut, corps de boxeur, il est immobile face à l'opacité du papier. Pendant quelques secondes, on assiste au recueillement de l'artiste. Un homme rassemble ses forces et descend ostensiblement en lui-même. Il descend en lui-même. Du brouhaha encore, puis le silence. Un geste ? non, il se ravise, puis, oui, se jette au travers des écrans, se débat, s'engloutit et disparaît dans un fracas assourdissant, on entend sous les coups l'explosion bruyante du papier, de grandes masses s'abattent en longs déchirements, le corps de l'artiste progresse difficilement, toujours forant, déchirant, abattant, désarticulé dans cet effondrement bruyant. Enfin, il émerge du combat, épuisé, il titube et tombe, les invités reculent, il se redresse, se reprend, salue, c'est fini. Cela n'a duré que quelques secondes. Derrière lui, l'œuvre est pantelante, le papier déchiré retombe lentement sur son ancre. C'est ça,

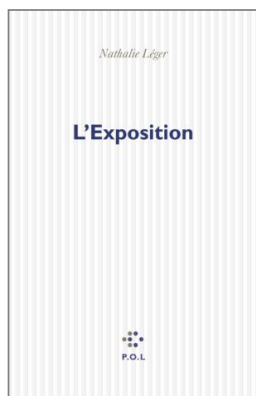
désormais, ce sujet qui vous a bouloûté et recraché, c'est cette ruine, ce passage frayé, cet espace crevé qui fait œuvre au musée.

C'est par un jour de juillet 1856 que la toute jeune comtesse de Castiglione se rendit pour la première fois chez Mayer & Pierson, l'atelier de photographie des gens du monde. On sait que le studio était luxueux, les gravures montrent des salons, des antichambres, de vastes portiques, des baies immenses baignant les galeries de lumière. Pourtant, sur les photographies, on ne découvre qu'un très médiocre salon qui ressemble à une chambre d'hôtel (une armoire bourgeoise dans un coin, un tapis à grosses fleurs et ce petit fauteuil de velours gratté qui meuble maladroitement un coin de la photo). L'un des premiers clichés d'elle est un portrait de groupe avec enfant et nourrice. Elle, Virginia Oldoïni de Castiglione, très droite, rayonnante, sans autre imagination que celle que lui inspire l'assurance de sa beauté; l'enfant, assis au centre, absent; et la nourrice, légèrement en retrait, jouant à la perfection son

rôle d'utilité, faisant même en sorte, par un sentiment très aigu de sa position sociale, que son visage reste flou, presque illisible.

Le photographe, Pierre-Louis Pierson, a trente-quatre ans. Il a photographié tout ce que la France compte de plus brillant dans le petit monde de l'époque. Il est depuis 1853 le photographe attitré de l'empereur. La cour, l'aristocratie, la haute finance se pressent dans ses salons. Rien d'étonnant à ce que Nadar, le républicain, porte un jugement sévère sur les activités de l'atelier Mayer & Pierson : « Sans s'occuper autrement de la disposition des lignes selon le point de vue le plus favorable au modèle ni de l'expression de son visage, non plus que de la façon dont la lumière se trouvait éclairer tout cela, on installait le client à une place invariable et l'on obtenait de lui un unique cliché, terne et gris, à la va-comme-je-te-pousse. » C'est donc lui, ce photographe à la mords-moi-le nœud, Pierre-Louis Pierson, qui réalisera l'œuvre photographique la plus énigmatique de son temps, une œuvre à la fois secrète et emblématique, en

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en octobre 2008
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2064
N° d'édition : 159517
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : novembre 2008
Imprimé en France



Nathalie Léger
L'Exposition

Cette édition électronique du livre
L'Exposition de NATHALIE LÉGER
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2008 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846822664)
Code Sodis : N38819 - ISBN : 9782846824972
Numéro d'édition : 159517